

Boško DUKANAC

Dans le collimateur de l'OTAN, la face cachée de l'agression contre la Yougoslavie (24 mars 1999)

« La guerre "humanitaire" au Kosovo est le presque parfait résultat d'une campagne psychologique menée par les créateurs de notre politique. On a donné à cette guerre tous les noms sauf celui de guerre qui devait imposer une solution drastique. » (Interview avec Fabio Mini, commandant en chef des forces armées de l'OTAN au Kosovo - *Il Manifesto*, le 29 mai 2007).

Dans le collimateur de l'OTAN est un document historique qui retrace et décortique les tenants et aboutissants de l'agression de l'OTAN sur la Yougoslavie en 1999.

Basé sur les documents officiels des gouvernements, de l'OTAN, et des ONG, ainsi que sur des déclarations d'hommes politiques et une multitude de sources respectables, cet ouvrage dévoile les visées politiques et géostratégiques, les manœuvres souterraines et les mensonges qui ont précédé et accompagné la guerre tout en travestissant l'agression contre un pays souverain en une mission "humanitaire". Car contrairement à ce que clamaient les hommes politiques et les médias de l'époque, la "guerre du Kosovo" n'était ni humanitaire, ni inévitable, ni légalement ou moralement justifiable. Comme celle de 2003 en Irak, elle a été déclenchée sous de faux prétextes.

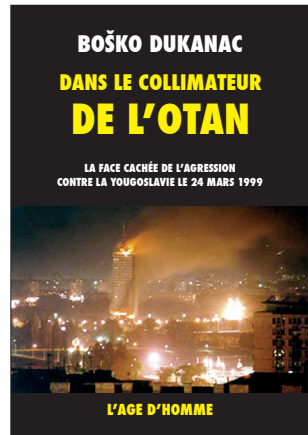
« Ce que Milošević n'a jamais vraiment compris », avait déclaré le général Wesley Clark, commandant suprême des forces de l'OTAN, à la télévision américaine CBS, « c'est que, strictement parlant, la raison du conflit n'était pas le Kosovo. Au fond, ça n'avait même rien à voir avec le nettoyage ethnique. C'était le combat pour l'avenir de l'OTAN, pour la crédibilité des États-Unis en tant que puissance dans les affaires mondiales. »

Pour atteindre ces objectifs et justifier leur aventure guerrière, les États-Unis n'ont pas hésité à recourir aux méthodes indignes de "la plus vieille démocratie du monde", des pressions aux chantages et de la désinformation à la falsification.

Pour faire accepter aux "partenaires" européens, membres de l'OTAN, l'idée d'une intervention militaire sans le feu vert du Conseil de sécurité des Nations Unies, ils ont eu recours aux pressions sans précédent, voir aux chantages.

Le rouleau compresseur nommé Albright

Sur le plan diplomatique règne une activité fébrile. Les Américains sont impatients. Madeleine Albright et Richard Holbrooke veulent appliquer sans tarder la "justice du shérif" en bombardant la Yougoslavie. Mais les Européens ne sont pas prêts à



Prix de souscription 23 €
franco de port

* Prix normal 26 €

les suivre, surtout pas sans la bénédiction du Conseil de sécurité des Nations Unies. Même les Français qui étaient, huit mois plus tôt, les premiers à militer pour l'emploi de la force hésitent à se lancer dans l'aventure sans "couverture" des Nations Unies. Le président français, Jacques Chirac s'entretient avec son homologue anglais, Tony Blair et ils tombent d'accord que l'Europe doit prendre en main la crise du Kosovo et qu'il faudrait "donner une dernière chance à la paix". Ils proposent une conférence de paix à laquelle serait associé le Groupe de contact tout en étant conscients que cela ne sera pas du goût des Américains.

« Madame Albright », dira Chirac, « personne brillante mais pas toujours facile, était réservée. Elle ne voulait pas discuter avec les Russes. Nous devons vaincre sa résistance. »

Les États-Unis paraissent isolés. Ils pourraient agir seuls, mais ils préfèrent un consensus pour légitimer ne serait-ce qu'en apparence une action qui sans autorisation du Conseil de sécurité serait illégale. La solution trouvée est simple : les États-Unis supporteront l'idée d'une conférence, mais en imposant leurs conditions dont deux majeures. La première est que le texte de l'accord doit préciser de façon non équivoque d'une part que l'ACTORD (Activation Order – Ordre d'activation, ou en clair l'ordre à l'OTAN d'attaquer) reste en vigueur et pourrait être immédiatement donné si les pourparlers échouent et d'autre part que l'autorité pour lancer l'ACTORD revient non pas au Conseil de sécurité, mais au secrétaire général de l'OTAN. La deuxième est que la future force multinationale de maintien de la paix au Kosovo (envisagée en cas de signature de l'accord par les belligérants) soit sous le commandement de l'OTAN.

C'est le moment qu'attendait Madeleine Albright pour entrer en scène avec ses gros sabots. Elle a la ferme intention de rappeler les partenaires européens à l'ordre et pour cela elle n'hésitera pas à employer les grands moyens, allant jusqu'au chantage.

« Je croyais à la suprématie de la puissance », dira-t-elle, « à la bonté de la puissance des alliés menés par les États-Unis. »

Elle entreprend un forçage sur les cinq autres membres du Groupe de contact, tous représentants des pays membres de l'OTAN. Elle les travaille au corps, refuse d'assister à la réunion du Groupe à Londres s'ils n'acceptent pas les conditions imposées par les États-Unis et elle en sort gagnante. Menacés d'une crise au sein de l'Alliance à trois mois de la célébration (en grande pompe) de son 50^{ème} anniversaire, les Européens – en particulier les Français et les Allemands – accepteront de se soumettre à un chantage politique.

Pour justifier la guerre - qui au lieu d'être terminée "en quelques jours" prenait une tournure inattendue et de plus en plus embarrassante en raison de multiples bavures et de dommages collatéraux avec leur lot de victimes civiles -, les États-Unis et leurs alliés au sein de l'OTAN ont mobilisé la crème de leurs "agents d'influence".

Les spin doctors

On les appelle les "spin doctors", du verbe anglais *to spin* qui veut dire "faire tourner" ou "retourner". Ce sont des consultants ou des porte-parole qui ont le don de tirer les marrons du feu en "retournant" l'évidence en son contraire. Des

maîtres illusionnistes qui font du noir plus blanc que blanc et vice versa. Mais au sein des gouvernements et organisations qui les emploient on préfère les appeler "agents d'influence". Leur influence sur l'opinion publique a été déterminante dans la poursuite de la guerre quand il est devenu évident qu'il ne s'agissait pas d'une affaire de quelques jours.

Jamie Shea était l'un d'eux.

En tant que porte-parole de l'OTAN, son job était de prêcher chaque après-midi la bonne parole de l'Alliance et de répondre aux questions des journalistes accrédités, en esquivant les questions gênantes, en noyant le poisson dans les situations délicates, voire en mentant si nécessaire. « Si vous ne savez pas quoi dire, inventez » était son credo. « Le public adore les mélodrames avec les personnages sympas » disait-il, et c'est ce qu'il lui donnait. Le personnage sympa, c'était lui. Ce rôle, il le jouait à merveille. En quelques jours, son visage est devenu aussi familier aux téléspectateurs que ceux des présentateurs des journaux télévisés. Sa familiarité avec les journalistes, sa nonchalance et son érudition (il citait fréquemment les bons mots des personnages connus, de Shakespeare à Mark Twain en passant par Disraeli, Frank Sinatra et beaucoup d'autres), mais surtout ses sarcasmes et la très réaliste indignation devant les méfaits de Milošević (qu'il comparera tour à tour à Saddam Hussein, Harry Houdini, Louis XIV et Al Capone) lui ont apporté de nombreux fans. « Tu as un beau visage et un regard si chaud », lui écrira une Allemande (visiblement myope). Avec le temps il deviendra une véritable star et sera même élu, par un magazine féminin, "un des dix hommes les plus sexy du monde."

Ce qui montre mieux que tout discours le pouvoir hypnotisant des médias et leur emprise sur le public crédule.

Car sous l'image du personnage sympa se cachait un maître de *spin* redoutable.

« Même au Kosovo », écrira le journaliste Paul Watson de *Los Angeles Times* (un des deux seuls journalistes occidentaux ayant réussi à rester au Kosovo pendant toute la guerre), « je ne pouvais pas échapper à la voix de Jamie Shea transmise par la TV via satellite. Elle me hantait aux moments les plus improbables, démentant les choses que je savais vraies, insistant sur les autres que j'avais vues de mes propres yeux et que je savais fausses. »

Les questions et reportages qui détonnent et font mentir la propagande officielle, font rager les *spin doctors*. Le conseiller de Tony Blair, Alastair Campbell, a cru bon de monter sur ses grands chevaux et d'accuser "les paresseux journalistes britanniques" d'avoir été "embobinés par la machine de mensonges serbe sur ce qui se passe au Kosovo." Mais la réponse, cinglante, ne s'est pas faite attendre. « Campbell sait parfaitement que l'OTAN ne dit pas toujours la vérité », écrivait Alex Thomson, correspondant en chef du Channel 4 News dans le *Guardian*, le 12 juillet 1999. « Elle a menti sur l'erreur de bombardement de Priština en accusant les Serbes. Elle a fait la même chose dans le cas du convoi de tracteurs qui avait été bombardé... Si Jamie Shea dit que "ce n'est pas la politique de l'OTAN de bombarder les civils" et que par la suite l'OTAN réduit délibérément en poussière les femmes de ménage et les maquilleuses dans le bâtiment de la télévision à Belgrade, alors je pense qu'il y a un problème. Si l'OTAN raconte des absurdités quant au nombre de chars détruits à travers le Kosovo alors que les équipes des chaînes 3, 4

et 5 n'en ont dénombré qu'un seul – je répète : un seul – dans tout le Kosovo, alors je pense qu'il y a un problème. Si l'OTAN affirme avoir touché des cibles de haute importance et que je vois de mes yeux, près de Glogovac, six poulaillers réduit en poussière, alors je pense qu'il y a un problème. Si l'OTAN nous dit qu'il a pulvérisé les casernes, alors que même les moineaux savent qu'ils étaient abandonnés des semaines auparavant, alors oui, Alastair, je pense qu'il y a un problème...

Il (Alastair) dit que les journalistes considéraient certaines de ses vidéo conférences comme de la propagande, puis, pratiquement dans la phrase suivante, qu'il était « nécessaire d'essayer de retenir l'intérêt du public selon nos conditions. » Voilà qui est dit. La difficulté pour le bon vieux Alastair c'est que beaucoup d'entre nous avons fait ce qu'il nous demande de faire. Nous sommes devenus un peu plus méfiants après les mensonges des guerres passées. On ne peut vraiment pas s'attendre à ce que les médias avalent et colportent comme un "fait" les histoires d'atrocités serbes de George Robertson (secrétaire britannique à la Défense – N.d.l.a.). Beaucoup de journalistes l'ont fait, mais quelques uns d'entre nous se rappellent des récits parlant des soldats irakiens qui sortaient les bébés des couveuses à Koweït City, ainsi que de la stupéfaction quand nous avons découvert que c'était de la propagande – pardon, j'aurais dû dire manière de "retenir l'intérêt du public selon nos conditions".

Vous nous sortez cette plaisanterie éculée des vidéos du cockpit. C'est drôle que l'OTAN n'ait jamais eu sous la main la vidéo des bombes qui ont raté leur cible. Comme par hasard, le malheureux pilote qui a bombardé, par un après-midi ensoleillé, l'Albanie au lieu du Kosovo semble ne pas avoir fait de vidéo. C'est drôle tout ça. »

« Jamais auparavant un aussi petit nombre de gens n'a menti de manière aussi radicale à un aussi grand nombre de gens que dans le cas de la guerre du Kosovo », avait dit Willy Wimmer, député CDU à Bundestag et ex-vice-président allemand de l'OSCE. Cet ouvrage démontre à quel point il avait raison.

Mot de fin

Il serait erroné d'imaginer que les événements, les manœuvres, la stratégie et les décisions dont parle ce livre reflètent la volonté des peuples au nom desquels leurs représentants et institutions (ou du moins une partie de ceux-ci) ont agi. Tout au contraire, c'est une frange de ces représentants et institutions (en premier lieu les différents lobbies et agences de renseignement) qui a – par la propagande, la désinformation et au mépris des lois internationales - imposé son point de vue de sorte que celui-ci soit accepté comme la seule vérité universelle.

Boško DUKANAC
Janvier 2009

Boško DUKANAC est né à Belgrade, où il a vécu jusqu'en 1973. Cette année là, il s'installe en France où il vit avec sa famille à Avrillé, près d'Angers. Ingénieur de profession, il a été néanmoins connu à Belgrade dans les années soixante du siècle passé comme écrivain de sketches et auteur d'émissions pour les journaux et la radio. Après une longue absence, il est revenu à son violon d'Ingres. Son roman historique sur les guerres en ex-Yougoslavie, *Comme des marionnettes au bout d'un fil*, a été publié en 2002 à L'Age d'Homme.